

L'invention de la psychanalyse

Marie-Jeanne Segers

(11) Au moment de préparer une introduction à l'oeuvre de Freud, j'ai songé à un livre de S. Leclair¹ et à cette phrase qui me semble pouvoir constituer une bonne entrée en matière. Voici ce que dit S. Leclair : « (...) Aussi vive qu'au temps de l'invention de la psychanalyse, c'est à chaque fois (chaque cure) l'espoir d'une parole à naître. Plus hasardeuse à engendrer qu'un enfant, elle ne se conçoit que dans la rencontre d'une autre parole naissante : « interprétation dans le transfert », indique le manuel de psychanalyse. Mais aucune voie jalonnée, aucun chemin tracé, ne diront jamais, ni avant, ni après, le frayage qu'opère la rencontre d'une parole ouverte à l'innocence avec le dévoilement de la syncope de son origine. »

Il serait inconséquent de parler de la psychanalyse sans évoquer la personnalité de son fondateur, Sigmund Freud (1856-1939) pour plusieurs raisons, évidentes et moins évidentes, évoquées ci-après. La plus fondamentale de ces raisons réside dans la manière dont cette biographie, à chaque fois (12) qu'on la parcourt, permet d'assister littéralement à la naissance de la psychanalyse, avec la même force, la même puissance, la même fraîcheur d'esprit, de style et d'expression. Qu'il s'agisse là d'une attention particulière portée au langage, d'un intérêt singulier pour la parole, c'est bien ce que tout le monde aujourd'hui peut dire de la psychanalyse, mais à une époque de communication aussi généralisée qu'effrénée, qu'est-ce encore à dire² ? Cha-

1. S. Leclair, *On tue un enfant*, Seuil, Paris, 1975.

2. On n'a jamais autant communiqué qu'aujourd'hui ; par e-mail et sms, la communication prend une allure frénétique. On a toutefois le sentiment d'une perte de

que fois que l'on reprend l'histoire de Freud on retrouve le *charme* opéré par cette ouverture aussi profonde que fragile à un espace où les représentants du désir inconscient peuvent trouver un *lieu*, même s'il s'agit du lieu où s'énonce un *non-lieu*, ce qui est le cas de la psychose.

Plusieurs biographies récentes racontent l'histoire de Freud et situent ses découvertes dans la trame historique de l'époque. Jamais l'aphorisme de Lacan ne s'était trouvé aussi bien illustré, que lorsqu'il dit : « Je ne *découvre* pas la vérité, je *l'invente* » ; en quoi par ailleurs justement il n'inventait pas, car c'est déjà de cela qu'il s'agit dans l'histoire de Freud, de l'invention de la vérité ou plutôt d'un certain rapport à la vérité propre à la psychanalyse. Peut-être Lacan l'a-t-il seulement découverte... Qu'est-ce que cela signifie ?

L'histoire de Freud est contée dans diverses biographies. Chacune à sa manière, chacune en son style, ces biographies sont exhaustives : *La révolution psychanalytique* de Marthe Robert ; *Freud* d'Octave Mannoni ; *Freud, une vie* de Peter Gay ; *Cent ans de psychanalyse* d'E. Roudinesco. Prendre connaissance des éléments de la théorie psychanalytique sans les situer dans l'histoire de la psychanalyse serait plus absurde encore que vouloir interpréter un rêve sans connaître l'histoire personnelle du rêveur et ses associations, car l'entreprise de refoulement propre à la construction de tout discours cohérent passerait inaperçue au profit d'une illusion de maîtrise contraire à l'objet même de la psychanalyse. Il s'agit donc là, me semble-t-il, d'une introduction tout à fait appropriée à un enseignement de la psychanalyse.

(13) L'exposé qui suit³ par ailleurs sur les découvertes de Freud n'est quant à lui pas exhaustif, mais plus exactement « tendancieux » selon l'expression utilisée par Freud à propos des mots d'esprit ; il y a certes la nécessité rationnelle du raccourci qu'impose le temps imparti à une introduction, mais il y a également la recherche des éléments les plus décisifs que la première expérience de la psychanalyse ait révélé et qui restent, aujourd'hui encore, plus que toute théorie ne pourrait l'exprimer, ce en quoi réside l'originalité de son écoute. J'ai donc choisi de repasser dans les traces de pas, préhistoriques puis historiques, de l'homme Freud, ce grand découvreur d'énigmes commençant, et poursuivant son chemin, on l'oublie trop souvent, par l'analyse et la mise au travail constante de son propre désir d'analysant-analyste.

A-t-on suffisamment apprécié que la psychanalyse n'existerait pas sans tous les mots des patients, ceux des analystes et les représentations offertes au débat public par le discours de la théorie ? Un sous-titre s'imposait à mon esprit du genre *D'où vient la théorie ?*, plus fondamentale encore que le concept ressassé de transmission, et même si j'ai abandonné l'idée de traiter plusieurs choses à la fois, ce sous-titre est demeuré en filigrane comme une interrogation essentielle, parce que les deux choses sont intimement liées dans l'invention de

l'entendement proportionnelle à l'accélération des moyens de communication. Force est de constater que le passage par le langage ne suffit pas. C'est d'autre chose qu'il s'agit dans la rupture qu'a représenté la psychanalyse.

3 « La vie de Freud », dans ce numéro (ndlr).

la psychanalyse. La *théorie* est une partie, mais une partie seulement de la psychanalyse, une partie bien nécessaire, même indispensable, pour qui veut devenir psychanalyste, mais il y a aussi la *cure* à proprement parlé, autrement dit la psychanalyse en tant que méthode thérapeutique, et ce que Freud appellera enfin une *méthode d'investigation* de l'inconscient : l'invention de la psychanalyse éclaire d'un autre jour toutes les productions humaines qui en retour éclairent la théorie et inspirent la cure. La formation des psychanalystes passe par ces trois axes définis par Freud, qui considérait d'ailleurs qu'ils étaient tous trois incontournables dans la formation des analystes, sans en exclure aucun. Ceci répond aisément à la question des pratiques hors cure d'inspiration analytique : il y s'agit d'une certaine forme d'écoute qui se réfère à la psychanalyse, mais la psychanalyse ne peut être rabattue à cette seule dimension. Dans tous les cas il s'agit, à propos de l'oeuvre de Freud, de souligner la fonction fondamentale de l'écrit dans l'invention de la théorie, comme tiers dans la psychanalyse, et comme inscription de la parole.

(14)N'y a-t-il rien d'autre à en dire ? Bien sûr que si. Cent ans de psychanalyse et l'apport de nombreux psychanalystes, dont un des plus percutants après Freud fut sans aucun doute Lacan, invitent à formuler la psychanalyse comme cette discipline unique dans sa manière d'accorder une place à l'écoute du sujet, de la parole et du langage. S'il fallait résumer cet apport, et ce résumé aurait le sens d'indiquer la direction dans laquelle nous voulons décrire l'invention de la psychanalyse, nous dirions aujourd'hui la singularité de la psychanalyse de la manière suivante.

La psychanalyse n'est pas tant l'intérêt pour la parole elle-même, que l'intérêt pour l'*origine* de la parole (comme dans, par exemple *D'où vient la théorie ?*) : le fantasme, le désir, la castration, la scène primitive ou la pulsion de mort, et la manière dont le sujet de l'inconscient arrive à s'y trouver représenté. Cet intérêt que devrait conserver chaque analyste, intérêt aussi vif que l'insatiable curiosité enfantine sur l'origine, ne souffre aucune distance, ne se prête à aucune procuration, encore faut-il pouvoir en maintenir la question vive ouverte. D'associations libres en souvenirs retrouvés et en traumatismes revécus, de théories métapsychologiques en topologie lacanienne, les psychanalystes ne cessent de répondre à la question de l'origine de la parole, *au risque de la clore*. Pourtant, nul ne reste analyste s'il n'écoute l'analysant de cette brèche, en ce lieu, à travers lesquels ne cesse de naître et renaître la parole dans l'espace du désir : quelles sont pour un sujet ses modalités singulières de prise dans l'ordre des mots, mais surtout l'agencement singulier de son rapport au silence des premiers objets.

Garder vive cette passion qui a présidé à notre entrée en analyse : comment la parole, comment le désir, pour moi, pour lui, pour elle, pour chacun. L'aventure de la cure ne peut pas être menée par procuration, on ne peut s'y engager qu'à « défaut découvert » selon la jolie expression de S. Leclaire. La mise du psychanalyste dans l'entreprise consiste en ce qu'il y engage son propre questionnement, que cet engagement est toujours invention, cheminement, errance quelque fois, exigence des rigueurs de la pratique à chaque fois, mot à mot, pas à pas, sans lesquels l'analyse ne saurait être cet irremplaçable lieu de vérité.

L'illusion neutralisante du masque impassible ne trompe personne, pas plus que la présence de l'analyste, sa bonté ou son silence ; rien ne permet vraiment d'éluder le fait que le lieu du transfert est la mise en jeu d'un « point (15)de silence » par laquelle peut se faire, bien plus encore que d'une parole, l'expérience de ce que les mots doivent à l'indicible, à la marge, à l'opacité du texte ; ceux-ci représentent le sujet traversant leur trame. Rien d'autre que « tenir compte de l'incomptable », surtout, plus que jamais, perpétrer la mort du mot-image, ce maître mot que l'excès d'usage a épuisé, miner la toute-puissance du représentant inconscient, sont les opérations nécessaires où s'accomplit la (re)naissance du sujet.

Abandonnés à l'universel travail du refoulement, les mots redeviennent muets. C'est le discours du refoulement qui a fait des « élèves » de Lacan de « fidèles répétiteurs » et qui fait parfois des patients de « sages » analysants ; au-delà de l'image fascinante du « perroquet répétiteur » où l'on croit voir aboutir enfin la chasse à l'Homme (*l'homo psychanalyticus* aux trois *sapiens* ?), retrouver l'intérêt et la curiosité, malgré l'ordre du discours, laisser libre la place de l'ombilic du rêve. Sans cela, au lieu que le transfert soit cet irremplaçable lieu de vérité, il ne serait que l'occasion d'une puissante entreprise de suggestion et la théorie comparable à un fétiche.

Il faut être vigilant à ne pas jouer la comédie de l'analyse, comédie de la cure, comédie de la théorie... Et pourtant, rien ne peut garantir l'analyste contre le risque de colmater la brèche de son écoute. « (...) Ni l'institution analytique dont la fatalité serait plutôt, dans le souci de défendre la découverte freudienne, de garantir l'extinction de toute curiosité ; ni la formulation théorique qui constitue le répondant écrit de la parole : cette inscription nécessaire (grammatisation, mathématisation) ne saurait cependant garantir l'accès à ces autres « inscriptions » que sont les représentants inconscients, mais, au contraire, pourrait tendre à s'y substituer ; ni même l'analyse de l'analyste, dont la poursuite, serait-elle infinie, ne saurait garantir contre l'effet obturant d'un insidieux fantasme de maîtrise ou de « fin », sous la forme très commune, par exemple, d'une prise de position dans le fauteuil. » C'est encore à S. Leclaire que l'on doit cette mise en garde qui insiste sur le risque pour l'analyse de n'être qu'une élaboration conceptuelle aussi étrangère à la réalité pulsionnelle, que les *mots-images* sont étrangers à la parole vive.

Les associations libres de la cure-type, tout à l'opposé du discours conscient, cohérent et construit, peuvent mener à un flot affolé des représentations de l'analysant qui viennent alors parfois se soutenir des indices significatifs recueillis chez l'analyste lui-même, en sorte que cet analysant, faute (16)de pouvoir se supporter, voire se tenir debout, trouve le moyen d'étayer ses représentations et de les soutenir dans ce qui s'ouvre comme brèche vers ce qui peut être tout simplement l'espace d'un havre, d'un lieu. L'analyse est aussi cela et, avec elle, le transfert. Il y a lieu de se prêter au transfert, même si c'est pour permettre enfin de se dire en vérité, et non pas nécessairement sur le mode pathétique, le « malheur de naître jamais que de rien ». Le transfert se noue entre deux mots, ce qui ne dit mot, donne lieu à ce qui ne pouvait se dire. C'est dire que la cure psychanalytique est étrangère à l'obligation de résultats thérapeutiques positifs et visibles, où l'on aurait tout au contraire à reconnaître

certaines des psychothérapies anglo-saxonnes, dont la naïveté ne peut manquer de frapper le clinicien. Pourtant, bien que l'on s'en défende, c'est ce vers quoi tendrait une « formation universitaire à la psychanalyse », ce qui est ni plus ni moins une contradiction dans les termes à laquelle il faut non seulement réfléchir, mais apporter la solution qui s'impose. Contradiction dans les termes, tant les discours qui sont les leurs sont étrangers l'un à l'autre et, à vrai dire proprement incompatibles.

La théorie psychanalytique constitue un tout autre *discours* ; même si elle relève d'un certain *Ordre* de discours au même titre que les paroles prononcées au sein d'une institution, en son nom, par les personnes désignées par elle comme ses « porte-parole » attitrées. Il n'y a pas de métalangage et le discours psychanalytique -il existe- n'échappe pas à la division du sujet qui est lot de l'humain en général. Pourtant là aussi l'oeuvre de Freud peut servir de leçon pour la conjonction inédite qu'elle instaure entre la recherche de l'analysant-Freud et la formulation théorique de l'analyste-Freud.

Nous ne connaissons aujourd'hui, de Freud, que son oeuvre écrite et sa correspondance, mais cette oeuvre en vingt volumes dont il n'est pas neutre de rappeler qu'elle se vit octroyer le prix Goethe de littérature allemande. Ce prix de littérature est troublant (certainement moins que la présence du portrait de Freud sur les billets de banques autrichiens). Etrange destin d'une oeuvre que Freud a tenté de maîtriser en détruisant à plusieurs reprises ses manuscrits. Toutefois, l'appartenance de cette oeuvre à la littérature mérite que l'on s'y attarde. S'agit-il de l'effet littéraire d'une recherche de la vérité, d'un passage particulièrement heureux (dans son cas) de la langue à l'écriture, d'un intérêt pour les langues et le langage, intérêt cultivé, il est vrai, par Freud passionnément... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela si l'objet de la psychanalyse est langage ? Mais est-ce le langage ? Cet objet tout au moins traverse le (17) langage et c'est cette traversée singulière dans la cure qui permet au sujet de l'inconscient d'advenir. Mais alors, qu'en est-il dans la théorie ?

On doit à Octave Mannoni cette phrase qui éclaire quelque chose de l'affinité entre l'invention de la psychanalyse et la littérature, tout en ouvrant aussitôt une nouvelle interrogation. Il dit : « Malgré de remarquables qualités littéraires, l'oeuvre de Freud n'appartient pas d'abord à la littérature : elle vise une vérité ». On comprend que les qualités littéraires de Freud lui aient permis d'exprimer de la manière magistrale qu'on lui connaît toutes les subtilités d'une découverte sans précédent, mais la littérature ne vise-t-elle pas également, quant à elle, une vérité ? Il faut y entendre que Freud n'a pas cédé aux charmes de la littérature pour le plaisir de l'expression littéraire à laquelle il faut reconnaître qu'il excelle, qu'il n'a pas fait preuve de complaisance, d'auto-satisfaction qui aurait pu résulter de son don évident pour les langues : au contraire, il n'a jamais lâché la recherche qu'il menait passionnément, celle qui l'aura mené à la découverte de cette vérité très particulière à laquelle la psychanalyse a offert une adresse : celle d'une parole inouïe, celle qui hasarde le risque de sa singularité périlleuse dans la traversée de signifiants dont le sens est, pour autant qu'il s'agisse d'association libre, à la fois suspendu et dénué d'assurance tout comme de garantie.

L'oeuvre de Freud n'appartient pas à la littérature. Freud ne se donnait nullement pour un artiste. Il ne goûtait pas la peinture moderne. Il passe pour avoir détesté la musique. Lorsque ses théories ont eu une influence sur les mouvements littéraires et artistiques - le mouvement surréaliste - il accordait la première place au contenu, considérant que la création artistique n'était qu'une des voies vers la connaissance de l'inconscient, ce dont ne se souciaient, selon lui, ni l'artiste, ni son public. Pas plus que les rêveurs, les artistes ne savent les choses qu'ils apprennent, non à leur public, mais à leur analyste.

Les recherches de Freud dans ce domaine ne relèvent ni de l'esthétique, ni de la critique littéraire. Bien sûr, l'écrivain énonce des vérités humaines ; c'est une évidence accessible à chacun. Mais il faut reconnaître que cette vérité est davantage peut-être désignée par ce que la conjonction du style, des énoncés et de l'énonciation présentent ou re-présentent. Lacan a reconnu dans le style, la marque même de l'inconscient de son auteur, une sorte d'affinité entre l'inconscient et le style. « Le style, c'est l'homme même ». Donc, (18)l'écrivain s'abandonne avec complaisance à ce style qui est lui-même expressif au-delà de ce qui est dit. C'est en cela que l'oeuvre de Freud n'appartient pas à la littérature ; il ne fait aucune concession à la complaisance du style, qu'il possède cependant et qui *désigne* plutôt qu'elle ne dit.

La psychanalyse n'est pas la littérature, même si elles entretiennent une relation privilégiée. De la même manière, la psychanalyse selon Lacan n'est pas la linguistique. Freud a considéré l'étude de la littérature comme une pièce essentielle du programme de formation pour les analystes. Très jeune, Freud avait appris l'espagnol pour lire Cervantès ; il avait lu les auteurs anciens et ceux de sa langue ; il lisait les romanciers français contemporains, mais il a dit que ses vrais maîtres étaient des écrivains anglais et écossais. On devine la raison : ils traitent la destinée humaine de façon réaliste, mais sur fond de traditions fantastiques : la présomption du héros s'y confronte avec le destin. La situation sociale, l'éducation, la formation de la personnalité font partie du destin, car l'image du monde donne les coordonnées pour s'y orienter.

Freud n'est pas un artiste ; l'art littéraire vaut pour lui par son contenu dramatique et moral ; il met en valeur le contenu. Quel est au juste ce contenu ? Freud commence sa lettre du 16 septembre 1883 où il raconte la vie et le suicide de Nathan Weiss, par cette remarque : « Sa vie était telle qu'aurait pu la composer un écrivain » ; et plus loin : « Sa mort fut comme sa vie, taillée sur le même modèle, elle crie vers un romancier (comme le sang d'Abel vers Dieu) pour qu'il en assure la *conservation dans la mémoire* des hommes ». Ce récit dramatique constitue la première histoire de cas écrite par Freud, même si rien n'y annonce la psychanalyse.

On ne sera plus surpris, à la suite de ce qui vient d'être dit, de trouver sous la plume de Freud, les propos suivants : « Je sais depuis longtemps qu'il m'est impossible de travailler quand je me porte bien ; j'ai besoin, au contraire, d'un certain degré de malaise dont je m'efforce de me débarrasser. »⁴ Freud reconnaît qu'il s'agit chez lui d'une divergence personnelle constante entre le bien-être corporel et l'activité intellectuelle (Lettre du 18 août 1910 à Carl G.

4 Lettre à Sandor Ferenczi, 2 avril 1911.

Jung). Bien plus encore, et d'un manière qui intéresse cette fois chacun, il écrit le 6 mars 1910 au Pasteur Pfister : « Je ne peux pas me représenter (19) une vie sans travail comme vraiment agréable ; pour moi, vivre par l'imagination et travailler ne font qu'un ; rien d'autre ne m'amuse. Ce serait la recette du bonheur, n'était l'affreuse pensée que la productivité dépende entièrement d'une disposition aléatoire⁵ ; que peut-on entreprendre au cours d'une journée ou d'une période où les idées se refusent et où les mots ne veulent pas s'aligner ? Cette éventualité ne cesse de me faire trembler. C'est pourquoi, tout en me soumettant au destin, comme il convient à un honnête homme, je formule cependant une secrète prière : surtout, pas de longue maladie, pas de misère physique qui paralyse mes facultés de création. "Nous mourons sous le harnais", comme dit le roi Macbeth. »

On retiendra de ce qui précède l'étrange complicité qui tisse le désir, la vie elle-même dans cette citation, et l'inspiration du langage, non seulement dans l'association libre ou le lapsus, mais même dans la théorie. Le confort du *Moi* est l'ennemi du travail de la psychanalyse, que ce travail passe par le langage - ceci ne concerne pas seulement le patient, mais ce que l'analyste en fait à son tour (dans le langage) par la formalisation de ce qui est en question (transfert notamment) à ce moment là. Le dispositif de la cure-type n'est pas un « appareil à refouler » qui digérerait le discours du patient « dans les règles » du cadre, renvoyant sa production dans une autre scène ignorée, insue avec un label de qualité du genre « analyse plus blanc » ... confort ! L'accès à l'inconscient suppose de faire violence à ce confort, tout au moins de pouvoir l'abandonner. Ce confort inclut la sérénité béate de celui qui « est arrivé », caractéristique la plus immédiate du confort, et la compréhension, qui suppose qu'on s'entende avant tout sur un certain type de refoulement reconnaissable dans une manière de ramener à ce qui est déjà connu, et que l'objet de la psychanalyse dont il s'agit surgit plutôt qu'il n'est saisi du côté de la méprise, du non sens, de l'équivoque et du contresens, et non pas la bonne entente ou la « franche camaraderie », quand ce n'est pas l'admiration avec le cortège désastreux des conséquences de l'idéalisation de l'objet... Parce que la psychanalyse propose une rupture épistémologique dans la manière de se positionner face aux savoirs ; cette rupture tient notamment aux effets de la dématérialisation propre au signifiant et aux effets de la captation spéculaire : les analystes n'y échappent pas plus que leurs patients.

(20) L'exposé qui suit devrait permettre d'accéder au cheminement dans les pas mêmes de Freud, où l'on verra qu'il ne s'agit pas de masochisme dans une vie qui n'en fut pas moins *consacrée* à la psychanalyse avec une obstination et une persévérance comparable à la passion des héros de Stéphane Zweig (*Le joueur d'échec ; 24 heures de la vie d'une femme*). C'est là qu'il faut situer le sens de l'étrange propos de Freud : *J'ai réussi là où le paranoïaque échoue*. La passion pour la psychanalyse est la seule voie pour accéder à ce dont il s'agit, car ce dont il s'agit est d'un ordre de « vérité » nécessairement rebelle au bon entendeur commun qui pullule tout autant dans les milieux « scientifiques », dans les milieux psychanalytiques que dans les milieux « populaires ».

5. C'est nous qui soulignons.

Nous conserverons de cette entrée en matière deux questions impératives et embarrassantes : la transmission par le *texte* et l'importance du passage par l'écriture, l'*inconfort* psychologique constituant des moteurs, fondements du questionnement en psychanalyse, la fonction de la théorie.

Malheureusement, il en existe d'autres encore, comme par exemple la fameuse nécessité de passer par l'autre⁶. On peut attribuer à la démarche originelle de Freud, la démarche de Lacan que Ch. Melman qualifie dans l'avant-propos de l'annuaire qui fait état de l'enseignement à l'Association freudienne en 2001 : comme ce fut le cas pour Lacan, les interlocuteurs de Freud « pouvaient assister à la naissance d'un savoir en train de se constituer dans l'adresse qui leur était faite, à partir des éléments que le locuteur avait rassemblés (...) Qui étaient-ils donc pour participer à cette genèse ? Rien d'autre qu'un auditoire supposé rendu apte par sa pratique – psy ou logicienne – à reconnaître et donner son prix à la *division entre savoir et vérité*⁷. Les conséquences de ce clivage, privées ou sociales, sont considérables. Le plus généralement elles furent pourtant refusées à cause du déficit dont elles entament toute prétention à la maîtrise. »

6. Cf. la Lettre de Freud à Fliess du 14/11/1897.

7. C'est nous qui soulignons.